

Gerald Stieg, L'Autriche: une nation chimérique? XVIII^e–XX^e siècles, Cabris (Éditions Sulliver) 2013, 302 p. (Archéologie de la modernité), ISBN 978-2-35122-141-9, EUR 22,00.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
Anne-Marie Corbin, Paris

La forme de l'essai autorise les considérations personnelles. C'est ce qu'a choisi Gerald Stieg pour présenter une vision personnelle de la formation de la nation autrichienne. L'ouvrage commence par des considérations autobiographiques qui éclairent la démarche de l'auteur. Il est né à Salzbourg en 1941 dans une famille qui n'était pas opposée à Hitler. La croix gammée était présente sur l'exemplaire de »Mein Kampf«, reçu par ses parents lors de leur mariage, et sur son propre certificat de baptême. Toutefois, le curé de son village catholique imposa le prénom Joseph Gerald, un choix biblique que l'on peut considérer comme une forme de résistance à l'idéologie national-socialiste qui encourageait des prénoms à consonance germanique.

En 1945, le père de Gerald Stieg, qui occupait un poste de gendarme, fut licencié dans le cadre du processus de dénazification et redevint maître-menuisier: un exemple qui – d'après l'auteur – peut illustrer le fait que la population autrichienne n'ait pas vécu l'occupation des Alliés comme une libération. Dans les écoles, la référence à l'allemand disparut des programmes: il fut d'abord question d'une discipline intitulée »Langue d'enseignement«, puis, seulement en 1952, de »langue d'enseignement allemande«. En revanche, à l'université, les jeunes hommes se retrouvaient dans des corporations baptisées »Germania«, »Teutonia«, »Gothia« ou »Arminia« et se considéraient comme des »orphelins de la patrie allemande«. C'est, sans doute grâce à un couple de médecins viennois avec lequel il entretenait des relations amicales que Stieg réussit à prendre ses distances par rapport à l'idéologie national-socialiste. Il constate aujourd'hui que même le match de football, perdu par l'Autriche face à l'Allemagne en 1954, fit resurgir le traumatisme de la défaite de Sadowa. Cette humiliation fut surmontée en 1978 au cours d'un autre match lors de la coupe du monde à Cordoba en Argentine et avec les victoires remportées lors des compétitions de ski alpin. Selon Stieg, il fallut attendre que l'Autriche recouvre sa souveraineté en 1955 avec le traité d'État pour que les nostalgies national-socialistes finissent par s'estomper en Autriche.

Stieg fut enfant de chœur, élève chez des moines bénédictins, puis entreprit des études de théologie à l'université d'Innsbruck. Il y acquit une solide formation classique et une excellente connaissance des textes religieux. C'est étonnamment également à cette époque que naquit son profond intérêt pour les écrits de Karl Kraus, déterminant pour ses futures études de littérature. Il s'y ajouta sa passion pour la musique de Mozart qui réussissait à faire le lien entre culture populaire et culture humaniste. À la fin de ses études, il obtint un poste d'assistant à Innsbruck avant de se voir appeler comme lecteur à l'université de Paris III-Sorbonne Nouvelle par son directeur Pierre Bertaux. À l'Institut autrichien, il fit à la fois la connaissance de Felix Kreissler et celle d'Elias Canetti et de son œuvre. Dès les années

1970, quelques grandes expositions suscitèrent à Paris un nouvel intérêt pour l'Autriche, ce qui permit à Stieg une collaboration fructueuse avec des collègues comme Jacques Bouveresse et Jacques Le Rider pour populariser la culture autrichienne. En négatif, l'Autriche fut frappée d'ostracisme en France au cours de l'ère de Waldheim et de l'arrivée de Jörg Haider en politique. Déjà responsable de la revue »Austriaca«, Stieg créa aussi avec Felix Keissler une Société franco-autrichienne en 2000.

Il est rare que l'auteur d'un essai se livre pareillement au lecteur. Mais un tel parcours éclaire quelque peu le choix des nombreux cours que Stieg a proposés pendant sa carrière universitaire et dont il propose une approche dans cet ouvrage. La première partie de cet essai est consacrée à l'existence de la nation autrichienne avec des développements très éclairants et très complets sur les versions successives de l'hymne national. Dans la seconde partie, il est question de l'enjeu politique que put représenter l'identité autrichienne, illustrée par les couleurs du drapeau. La dernière partie porte sur l'apport culturel, la littérature et la place de Mozart.

Certes, à l'heure actuelle, tout lecteur peut compléter son information en consultant internet. Mais la notice bibliographique n'en demeure pas moins excessivement brève. L'absence de notes de bas de page, certes courante dans un ouvrage de vulgarisation, aurait pu, sans doute, être complétée en fin d'ouvrage sans alourdir le texte.

Cette vision très personnelle sur la formation de l'identité autrichienne, un sujet largement défriché par ailleurs, trouve ici une approche vivante, nourrie par l'expérience et la culture de l'auteur.